

Des années s'écoulèrent,—années si longues quand on les regarde venir, et qui semblent avoir fui avec la rapidité de l'éclair, lorsqu'on se retourne pour les revoir dans le passé,—et tout changea aux abords du manoir de Valdecoz. Les enfants étaient devenus des hommes, les hommes de vieillards, les vieillards de la poussière.

Le son du cor ne retentissait plus sous bois, ni le pas cadencé des sentinelles sur les grandes dalles de la cour d'honneur. Le veilleur, du haut de sa tour, n'annonçait plus, ni le réveil de l'aurore, ni le soleil en son midi, ni le déclin du jour. Les remparts solitaires étaient dévastés: les herbes sauvages croissaient dans les interstices des pierres. On sentait que la malédiction divine pesait sur l'antique castel. Sombre, désert, il semblait trop puissant encore pour disparaître en un instant.

Et dans le silence des nuits, au sein des forêts, on entendait toujours ce cri lugubre:

“Paix aux morts! . . . Paix aux morts! . . .

Après vingt années de combats contre les Arabes, Ferrant le Bon s'en retourna dans son domaine de Valdecoz. Tandis qu'il traversait la forêt, au milieu de la nuit, la plainte mystérieuse, plus lugubre qu'à l'ordinaire, vint soudain frapper ses oreilles. Si courageux qu'il fût, il ne put se défendre de cet émoi que les plus braves ressentent en face du surnaturel.

Après s'être recommandé à la très sainte Vierge, il pénétra résolument dans le fourré d'où le gémissement semblait partir. Bientôt il se trouva dans une clairière dont l'aridité contrastait étrangement avec la verdure des arbres environnants, qui semblaient s'écarter de ce terrain maudit.

Sous les rayons de la lune, Ferrant aperçut, ô horreur! le cadavre de son père. Ses yeux étaient grands ouverts,